



— LA FIN DU MONDE

« L'effondrement est de plus en plus réel, de plus en plus tangible »

Pour faire face à la fin du monde, l'ex-Insoumise Corinne Morel Darleux se nourrit de fiction et défend une écologie radicale.

28 janvier 2019 Épisode n° 18

Texte François Meurisse

Photo Christophe Stramba-Badiali/Haytham/Réa

PDF généré le 28 janvier 2019 pour corinne@distilled-art.com

Nous sommes bientôt en février 2019 et notre civilisation tient, bon an mal an, toujours debout. Les prédictions d'Yves Cochet (lire l'épisode 1) menaceraient-elles... de s'effondrer ? Pas si vite. Nos « mauvaises nouvelles planétaires » quotidiennes dessinent tout de même un panorama peu réjouissant, entre bestioles qui disparaissent (lire l'épisode 9), fuite en avant pétrolière et inconséquence politique (lire l'épisode 14). Et encore, on vous a épargné les chauve-souris décimées, les glaciers qui reculent en Asie et dans le monde, les poissons d'eau douce retrouvés morts, les records d'éclairs et même le destin de George l'escargot. Pas d'erreur, c'est l'horreur.

Face à ce spectacle, les hommes politiques ne devraient-ils pas adapter leurs réponses en conséquence ? C'est ce que défend Corinne Morel Darleux, conseillère régionale Parti de Gauche en Auvergne-Rhône-Alpes. Celle qui a porté le positionnement « écosocialiste » du Parti

de Gauche dès sa fondation en 2008 – et été secrétaire nationale chargée de l'écologie – a finalement quitté La France insoumise en novembre dernier. Aujourd'hui, elle s'intéresse à des mouvements écologiques plus radicaux et participe à de nombreux événements publics autour de l'effondrement. Son objectif : réinjecter du politique, de l'action collective, dans des auditoriums parfois d'abord mus par des ressentis individuels. Pour cela, elle dispose d'un vecteur puissant : la fiction, qu'elle soit littéraire ou cinématographique.

Comment, en tant que femme politique, êtes-vous arrivée à la notion d'effondrement ?

Depuis dix ans, je suis les négociations climat, les rapports scientifiques sur le sujet, l'actualité liée à la biodiversité et l'action politique qui en découle – ou plutôt qui n'en découle pas. J'ai l'impression d'avoir assisté à la dégradation de la situation d'un point de vue géophysique et

à une succession de gouvernements (Sarkozy, Hollande, Macron) qui ne prennent aucune des mesures qui devraient s'imposer. Du coup, il y a un an et demi, j'ai commencé à discuter avec des philosophes, des historiens, des anthropologues, des scientifiques, qui dessinaient les contours de quelque chose de transdisciplinaire autour de l'effondrement. J'ai rencontré Christophe Bonneuil qui s'occupe de la collection Anthropocène au Seuil et pas mal de ses auteurs, notamment Pablo Servigne.

« Il faut mettre en place des stratégies pour préserver ce qui doit l'être dans la civilisation telle qu'on la connaît... mais il faut aussi se préparer à ce que ça ne suffise pas. Et donc imaginer des stratégies d'adaptation beaucoup plus radicales. »

Corinne Morel Darleux

Ça a été un bouleversement ?

Non, cette notion d'effondrement n'a pas révolutionné grand-chose dans ma manière d'aborder les choses. Dans une vie précédente, j'ai été consultante pour de grandes entreprises du CAC 40, Total, Sanofi, etc. Je faisais de la conduite de projets et donc de l'analyse de risques. Il s'agit de prendre en compte à la fois la probabilité qu'un événement destructeur pour le projet arrive mais aussi sa criticité. Là, c'est un peu la même chose : la probabilité est de plus en plus importante et la criticité aussi. Aujourd'hui, pour moi, l'effondrement, c'est de plus en plus réel, de plus en plus tangible.

Il y a donc un devoir de lucidité qui oblige à porter un discours de réalité sur la gravité de la situation, notamment sur le climat et la biodiversité – il y a d'autres potentiels facteurs d'effondrement mais ceux-là ont pris une sérieuse avance. Par rapport à il y a dix ans, la mutation qui s'opère, c'est que la palette des solutions se rétrécit. Aujourd'hui, il faut mettre en place des stratégies pour préserver ce qui doit l'être dans la civilisation telle qu'on la connaît... mais il faut aussi se préparer à ce que ça ne suffise pas. Et donc imaginer des stratégies d'adaptation beaucoup plus radicales.



Corinne Morel Darleux a quitté La France insoumise et s'intéresse aux mouvements écologiques plus radicaux — Photo Laurent Cerino/Réa.

Cela conduit à une autre façon de faire de la politique ?

En termes de résistance et de lutte, on a totalement changé d'échelle, le centre de gravité de l'action politique n'est plus du côté des partis et des syndicats. C'est la raison pour laquelle je m'intéresse beaucoup à ce qui se passe du côté d'Extinction Rebellion ou de Deep Green Résistance, des mouvements qui sont les seuls à proposer des actions et une culture de résistance qui soient à la hauteur du constat qu'ils posent.

Ils sont loin des discours du type : « Ah oui, c'est vrai, c'est la situation... mais peut-être

qu'il ne faut pas trop le dire ou ne pas le dire comme ça parce qu'on risque de faire peur aux gens ou de les décourager... » Ou on arrête de dire qu'il y a urgence ou il faut l'assumer et faire les choses en responsabilité. On a progressé sur le discours, indéniablement. Sur l'analyse aussi, un petit peu – sur ce qu'on portait, nous, un peu dans le désert il y a dix ans, dire que l'écologie n'est pas compatible avec le capitalisme, le travail autour de l'écosocialisme, etc. Reste l'étape de la résistance.

« J'ai l'impression qu'on est passés en quelques mois du déni collectif à "Tout est foutu, y'a plus rien à faire" ! »

Corinne Morel Darleux

Qu'est-ce qui bloque ?

Je participe à beaucoup de débats publics sur l'effondrement où il y a une grosse affluence, beaucoup de jeunes, tout ce dont on a rêvé depuis dix ans. Mais ce sont des gens très peu politisés, qui découvrent l'effondrement avant de découvrir l'écologie et qui, finalement, sautent un peu toutes les étapes. J'ai l'impression qu'on est passés en quelques mois du déni collectif à « Tout est foutu, y'a plus rien à faire » ! Entre les deux, la phase des efforts politiques, l'action militante, etc., c'est passé à la trappe.

Est-ce la faute de la collapsologie, cette « science » coinventée par Pablo Servigne, qui étudie tous les aspects liés à l'effondrement de notre « civilisation thermo-industrielle » et qui séduit de plus en plus par son grand récit noir et ses prédictions apocalyptiques ?

Moi-même, je ne me définis pas comme collapsologue mais c'est encore un peu tôt

pour dire ça. Il y a une vraie culture qui est train de se développer autour de la collapsologie. Des gens comme Pablo Servigne et d'autres ont apporté un formidable coup d'accélérateur. Ça fait venir plein de gens, ça foisonne. La question, c'est : quel parcours de formation et de radicalisation politiques mettre en place pour que ça débouche sur de l'action collective ? Pour que ce ne soit pas un engouement passager ou quelque chose qui reste stérile.



Manifestation du groupe Extinction Rebellion devant le Parlement à Londres, en 2018 — Photo Mok Yui/PA Wire/Abaca.

Le dernier essai de Pablo Servigne, *Une autre fin du monde est possible* (Le Seuil, 2018), remet justement à plus tard la question politique et se concentre sur la « collapsosophie », la spiritualité, le chemin intérieur à emprunter face à l'effondrement...

Je ne viens pas de cette culture-là... mais je ne rejette pas ça en bloc. Proposer aux gens de s'interroger sur la manière dont ils perçoivent le monde, dont ils interagissent avec les autres, comment ils peuvent se déplacer intérieurement pour être en phase avec leurs convictions me paraît une bonne chose. C'est même une des fautes du milieu politique traditionnel que d'avoir laissé de côté cette dimension – on a tellement peur de la réintronisation de la religion dans la politique que tout ce qui

ressemble à un cheminement spirituel, c'est *vade retro* ! On a trop mis de côté l'individu, notamment dans les grandes cultures politiques de gauche.

Par contre, on a un problème de *timing* : soit il faut très rapidement embrayer sur de la résistance politique après avoir fait ce chemin intérieur, soit on prend le risque que s'installe quelque chose d'un peu pernicieux – qui, d'ailleurs, n'est pas du tout dans l'esprit des auteurs d'*Une autre fin du monde est possible* –, c'est-à-dire une vision très libérale de l'écologie, qui existait avant l'effondrement, l'idée du « centième singe » : chaque individu, en changeant, peut à son tour changer d'autres personnes par un effet d'exemplarité et de contagion et, au centième singe, la société aura changé...

« Je cherche continuellement des manières de parler de politique sans être complètement rébarbative, accrocher et me faire comprendre d'un public plus large que celui des militants convaincus. »

Corinne Morel Darleux

J'ai été traumatisée par une réunion publique sur l'effondrement où on a passé une heure et demie où chacun se levait pour dire comment il se sentait par rapport à l'effondrement sans qu'aucune parole n'ait été portée sur la question politique, sociale, sur le fait que si effondrement il doit y avoir, ce sont certaines catégories de la population qui vont être les premières à morfler et qui sont déjà les premières exposées, sans faire le lien avec

le système économique, avec les inégalités...

Quelle nouvelle organisation penser, alors ?

Dans le tome 1 de *Deep Green Resistance*, Derrick Jensen et ses coauteurs pensent un ensemble plus vaste où les transitionneurs et les permaculteurs ont leur place, où les personnalités publiques et institutionnelles ont leur rôle... C'est plus intéressant que les éternelles polémiques où tout le monde tape sur tout le monde. Tout le défi, c'est de replacer tous ces îlots, non plus avec une vision océanique de la culture de masse (où on faisait venir des cars à Paris le même jour pour être tous ensemble entre République et Bastille) mais au contraire dans une vision archipélique, où chacun joue sa partition dans une stratégie coordonnée d'ensemble. Cyril Dion, il fait ce qu'il fait et il le fait bien et il parle à des gens ; Deep Green Resistance fait autre chose et parle à d'autres gens ; Pablo Servigne idem...



Le désert de Gobi en Mongolie — Photo Barbara Dombrowski/Laif/Réa.

Dans *Comment tout peut s'effondrer*, Pablo Servigne évoque le rôle de l'art et des artistes dans un contexte d'effondrement. Cette question vous travaille également...

J'ai cette caractéristique un peu à part dans mon milieu : j'ai beaucoup de mal à lire des

essais ! Moi, je lis des romans. Quand j'ouvre un bouquin, c'est pour qu'il m'emmène ailleurs. J'ai toujours apprécié les romans d'anticipation, les films dystopiques des années 1970, etc. Aujourd'hui, il y a toute une nouvelle littérature qui apporte autre chose, parce que les sources d'inquiétude ou de menace ont changé. Il se trouve par ailleurs que j'ai récupéré la bibliothèque de science-fiction de mon père. Je vais régulièrement y piocher des petites pépites qui datent pour certaines des années 1950.

À un moment, je suis pas mal intervenue dans des lycées, en fac... J'ai donc commencé à introduire ces références, *Mad Max*, *Matrix*, des trucs contemporains ou des réadaptations – *Rollerball* ne parle malheureusement plus à grand-monde. Je cherche continuellement des manières de parler de politique sans être complètement rébarbative, accrocher et me faire comprendre d'un public plus large que celui des militants convaincus.

« Les mythes de la croissance économique et du progrès ont atteint leur seuil de contre-productivité. »

Corinne Morel Darleux

La fiction, cela dit mieux ?

Ça dit différemment. Les scientifiques ont fait leur part. Les chiffres, on les a. Sauf que ça ne s'adresse qu'à une partie du cerveau, il faut faire appel à d'autres sens. J'ai la chance d'habiter au pied du Vercors et d'être percutée dans mes sens tous les jours. Il y a plein de gens qui vivent en ville qui sont coupés du ciel, des saisons. L'imaginaire est une autre manière de percuter les gens. À la fois parce qu'il y a

un récit qui s'incarne dans des personnages qu'on suit, à qui il arrive des choses. Et en même temps, parce que c'est suffisamment décadré pour qu'on puisse être beaucoup plus libre dans le propos, parce que ce n'est pas tout à fait sur Terre, que ça ne se passe pas tout à fait aujourd'hui...

Beaucoup de lecteurs de *Dans la forêt* de Jean Hegland m'ont dit qu'ils avaient réalisé avec ce bouquin qu'ils ne savaient rien faire de leurs dix doigts, qu'ils étaient incapables de se débrouiller. Ils se sont dit que ce serait sympa de reconnaître les champignons, de savoir faire une tisane... C'est pas inintéressant comme prise de conscience. Si on leur avait dit de n'importe quelle autre manière, ça ne l'aurait pas fait !



« Mad Max » de George Miller (1979) est l'un des films qu'utilise Corinne Morel Darleux dans ses interventions – Photo Photoshot/Abaca.

Comment faites-vous la jonction entre fiction et politique ?

La fiction, c'est pas de la prophétie, c'est du décadrage. C'est ce qui nous permet – et je crois que c'est de ça dont on a besoin aujourd'hui – de sortir d'un système de valeurs et de schémas de pensée qui sont aujourd'hui obsolètes. Les mythes de la croissance économique et du progrès ont ainsi atteint leur seuil de contre-productivité. Ils ont permis à toute une

catégorie de la population de gagner en confort, en espérance de vie... sauf que ce n'est plus vrai. Aujourd'hui, ça augmente les inégalités sociales, ça augmente la pression sur les ressources naturelles, etc. Je vois bien le nombre de gens qui ont la sensation qu'ils ne vivent pas forcément mieux que leurs parents et que leurs enfants risquent d'être encore plus dans la difficulté. Sur des événements plus récents, l'idée que les forces de l'ordre sont chargées d'assurer notre sécurité est aussi en train d'en prendre un sacré coup.

Pour le moment, on n'a pas encore les fondations de ce qui va pouvoir remplacer ça et, pour pouvoir les concevoir, le débat d'idées politique tel qu'on l'a eu jusqu'ici ne suffit plus. On a besoin de passer un cap, qui n'est pas de l'ordre de la marche, mais du pas de côté, à la manière de Gébé et de *L'An 01*. Pour moi, la fiction, elle a cette fonction-là.

On a besoin de nouveaux récits, de courage, d'engagement, de loyauté pour construire ce nouveau système. Mais une culture de résistance n'a d'intérêt que s'il y a une résistance. Il faut mener les deux de front. J'ai récemment relu *La Horde du Contrevent* d'Alain Damasio, ce n'est pas un bouquin qui nous dit : « On est en 2040, dans cette nouvelle société, les gens s'autogèrent, ils vivent en communautés de chasseurs-cueilleurs et c'est super génial... » Ce n'est pas ce trip-là, mais on ressort de cette lecture avec un regard rincé, avec un cerveau qui s'est ouvert à d'autres explorations de l'espace, à d'autres manières de concevoir la notion de quête, de lutte, de collectif. Ce n'est pas un programme politique, il n'y pas de solution clés en main, mais il y a une dimension onirique qui, je trouve, est extrêmement régénératrice. Il devrait y avoir un temps de lecture obligatoire pour tous les politiques ! 5

Christophe Bonneuil

Historien des sciences, il est directeur de recherche au CNRS et a coécrit avec Jean-Baptiste Fressoz « L'événement Anthropocène » (Le Seuil, 2013) sur la manière dont l'humain a transformé le « système Terre ».

Criticité

Cet indice est plus fin que la simple probabilité. On l'obtient en multipliant trois facteurs : la probabilité d'apparition d'un problème, la gravité et la probabilité de non-détection.

Écologisme radical

Ces mouvements écologistes récents se distinguent de leurs aînés par leur radicalisme. Créé notamment par l'écrivain et philosophe américain Derrick Jensen en 2011, Deep Green Resistance se propose ainsi d'en finir avec la civilisation industrielle via la « Guerre écologique décisive ». Né fin 2018 à Londres, Extinction Rebellion réclame « la reconnaissance de la gravité et de l'urgence des crises écologiques actuelles ». Ses militants, non violents, mènent des actions directes de désobéissance civile, comme des blocages de voies de circulation. Ils sont disposés à être arrêtés.

Le centième singe

S'appuyant sur l'observation de primates au Japon dans les années 1950, cette théorie avance que des changements massifs arrivent dans une population lorsqu'une certaine masse critique est atteinte. C'est devenu une fable populaire dans le mouvement New Age.

Le livre

Le manifeste du mouvement du même nom (voir ci-dessus), coécrit par Derrick Jensen, Lierre Keith et Aric McBay, a été publié en français par les Éditions Libre en 2018. Un second tome suivra en juin.

Les transitionneurs

À la suite de l'Anglais Rob Hopkins, qui a lancé le mouvement des « Villes en transition » en 2006, les « transitionneurs » cherchent à encaisser le mieux possible le pic pétrolier et le changement climatique. Ils s'inspirent des principes de la permaculture, cette méthode agricole qui crée des écosystèmes stables, diversifiés et surtout autonomes.

Dystopie

C'est une fiction qui décrit un monde imaginaire sombre, une sorte de contre-utopie.

« Rollerball »

Sortie en 1975, ce film dystopique sur fond de sport ultraviolet – mélange de roller derby, de boxe, de moto-cross et de hockey ; bref, les jeux du cirque – met en scène James Caan en champion solitaire contre des corporations toutes-puissantes.

« L'An 01 »

Existe-t-il film post-68 plus poétique, enthousiasmant, inventif et émancipateur que celui-ci, réalisé en 1973 par Jacques Doillon (avec Alain Resnais et Jean Rouch) ? Non, mais une bédé, oui. Elle s'appelle « L'An 01 », elle a été publiée de 1970 à 1974 par Gédé... et elle a inspiré le film du même nom.

« La Horde du Contrevent »

Publié en 2004 aux éditions La Volte, immense succès public et critique, ce « roman-univers » est aujourd'hui reconnu comme un incontournable de la littérature de science-fiction française.

Cyril Dion

Le cofondateur du mouvement Colibris a connu un immense succès en coréalisant (avec Mélanie Laurent) le docu « Demain » en 2015. S'il a depuis musclé son jeu, il reste le représentant d'une écologie consensuelle.

PDF généré le 28 janvier 2019 pour corinne@distilled-art.com

Texte François Meurisse

Photo Christophe Stramba-Badiali/Haytham/Réa

Édité par Lucile Sourdès-Cadiou

Vous pouvez consulter une version enrichie de cet article à l'adresse :

<https://lesjours.fr/obsessions/collapsologie-effondrement/ep18-corinne-morel-darleux/>

Éditeur

Les Jours est édité par la société *Les Jours SAS*.

- *Capital social* : 123 170 €
- *Immatriculée sous le numéro* 812 749 323 *au RCS de Paris.*
- *Numéro de TVA intracommunautaire* : FR 12 812749323
- *Numéro de CPPAP* : 0118 Y 92937
- *Adresse* : Les Jours - BP 103 - 75921 Paris 19 PDC
- *Téléphone* : 09 83 98 59 95
- *E-mail* : contact@lesjours.fr
- *Directrice de la publication* : Isabelle Roberts